

Moins doux et moins riant sans doute que le foyer du riche est celui du pauvre, mais plus vivant. Sous le large manteau de la cheminée, la flamme jaillit du fagot de broussailles. Le bois craque et pétille joyeusement, et le long murmure du vent qui passe sous la porte s'élève harmonieux et mélancolique. Sur le feu, la marmite où cuit la soupe, chante sa chanson appétissante, tandis que les enfants assis autour de l'âtre babillent en teillant le chanvre; d'une main, ils tiennent la touffe blonde et soyeuse de la plante, de l'autre, ils jettent les débris à la flamme qui bientôt les a dévorés. La mère, occupée des soins du ménage, va et vient dans la cuisine éclairée bien plus par le feu que par la lumière tremblante de la lampe suspendue à la muraille. Et le père? Peut-être est-il à l'étable, soignant ses bêtes; peut-être revient-il d'un travail lointain; peut-être, s'il est marin ou pêcheur, restera-t-il la nuit entière bercé au rouli des vagues.

Mille dangers assiègent le pauvre. Le plus souvent son travail présente une chance de mort, et s'il s'arrête en son labeur, voici venir la misère; mais Dieu veille, et le pauvre poursuit sa voie gardée par lui.

Autour de son humble foyer, il n'est pas de doux loisirs, pas de conversations intellectuelles, pas de dissertations savantes. On parle du travail accompli, de l'ouvrage de demain et des faits journaliers de la vie qui s'écoule. Puis on se serre les uns les autres, afin de laisser une place près du feu au vieux voisin malade, à la veuve solitaire, à l'orphelin délaissé, à tous ceux qui sont tristes et sans foyer.—Que le mendiant qui passe franchisse sans crainte le seuil hospitalier; qu'il se réchauffe à la flamme des broussailles; il y aura pour lui un pot de soupe et une gerbe de paille fraîche, tout ce que ces gens simples et bons peuvent donner.

Que le riche aussi, à son heure d'angoisse, vienne hardiment demander ici du secours. S'il s'est égaré dans les bois, si la tourmente l'a surpris sur la route, qu'il s'arrête devant la chétive maison, et qu'il frappe! Il trouvera chez ces êtres humbles et pauvres, étonnés de pouvoir lui rendre service, une active sollicitude et un dévouement complet. Et, en séchant ses vêtements trempés de pluie devant le feu dont, par respect pour lui, tous se sont écartés, peut-être se dira-t-il que ce qui fait l'homme vivant, c'est avant tout un cœur bien disposé.

Certes, nous ne voulons pas dire ici que la réelle charité soit exclue des foyers opulents; non, car là aussi, et en grand nombre, nous trouvons de ces âmes vaillantes qui se donnent tout entières. Mais ce que nous devons dire, c'est qu'il y a dans la sécurité, dans le bien-être, comme une attraction fatale vers des besoins nouveaux qui entraîne l'homme peu à peu à l'égoïsme et à l'orgueil, tandis que, tout au contraire, il y a dans les luttes continuelles du pauvre, dans ses appréhensions, dans ses souffrances, un appel incessant à la sympathie, à la pitié et à l'amour, qui développe à son insu même les germes de vie de son âme.

Or, de tout ce qui précède, voici ce qu'il faut conclure: Sur les somptueux palais des riches, comme sur la misérable hutte du mendiant, s'étend le vaste firmament de Dieu. Après les années si courtes de la vie terrestre qui s'écoule pour les uns douce, facile et brillante, pour les autres morne et désolée, voici venir la grande rémunération de l'Éternité. En face du Tout-Puissant et de nos destinées infinies, qu'est-ce donc qui importe? Le bien-être, les joies de la fortune, la vie de ce monde? Hélas! toutes ces choses qui passent ne sont là que pour nous séduire:—ce sont les grandes tentations qui s'emparent de nos âmes, qui les endorment et les tuent. Ce qui importe en réalité, c'est de conserver, c'est d'accroître en soi la vie du cœur, la vie de la conscience, la vie de l'âme, c'est de demeurer vivant devant l'Éternel.

Tous donc, riches et pauvres, jeunes et vieux, songeons à ces choses. Et quand l'hiver et la nuit nous ramènent près de la brillante et chaude flamme du foyer, voyons en elle le radieux symbole de nos âmes qui, laissant leur enveloppe de cendre à la terre, s'envolent bientôt vers leurs destinées immortelles.—*Magasin Pittoresque.*

PÉDAGOGIE.

L'Éducation est l'Art de développer les bons instincts et d'annuler les mauvais.

Un philosophe célèbre a prétendu que l'homme naît bon. C'est une erreur manifeste pour quiconque a observé des enfants, et cette erreur est dangereuse comme toutes les flatteries.

La vérité est que l'enfant a des aspirations au bien, mais aussi des penchants au mal. Or, il est plus difficile de s'élever que de tomber où l'on penche. C'est pourquoi l'éducation est une œuvre laborieuse.

L'enfant, étant doué de conscience, d'intelligence et de cœur, a le germe de toutes les vertus et la disposition à les sentir, à les comprendre et à les aimer. Lors donc que l'on veut obtenir une vertu d'un enfant, il faut s'adresser à sa conscience, à son intelligence et à son cœur; il faut lui faire remarquer que sa conscience exige cette vertu, que sa raison l'approuve et que son cœur l'aime.

L'enfant est toujours plus avancé qu'on ne le croit; toutes les facultés de son âme sont formées dès sa naissance aussi bien que ses organes et ses sens. Il ne lui manque que l'expérience. Dès qu'il s'est familiarisé avec les objets qui l'environnent, l'intelligence brille dans ses yeux, la sympathie dans son sourire, son caractère se révèle dans tous ses mouvements. Sans doute, il ne faut pas trop hâter le développement de ses facultés; et, pour me servir de l'expression vulgaire, l'élever en serre chaude, mais il ne faut pas non plus le traiter comme si ces facultés n'existaient pas: on s'exposerait à les blesser ou à les déformer. On doit les entourer, comme on sait si bien le faire pour son corps, des soins les plus délicats.

Le cœur se développe chez l'enfant avant l'intelligence, parce que celle-ci est beaucoup plus compliquée. Notre sympathie éveille sa sympathie, notre colère excite sa colère. Lors donc que vous voulez lui faire entendre raison, parlez-lui avec bienveillance, il comprendra votre ton, votre accent, lors même qu'il ne comprendrait pas votre langage.

Ne reprenez jamais un enfant lorsqu'il est en colère ou lorsque vous y êtes vous-même, car, au moment où il n'a pas sa raison, comment vous comprendrait-il, et si vous n'avez pas la vôtre, comment le persuaderiez-vous?

L'enfant est imitateur: c'est donc un devoir de pratiquer devant lui toutes les vertus qu'on veut lui inspirer, et de les pratiquer sincèrement; car l'enfant est doué d'un tact exquis et il reproduira vos vertus telles qu'elles seront, réelles ou simulées.

Efforcez-vous de former vos enfants à la vertu par l'habitude, qui rend toutes choses beaucoup plus faciles.

Préoccupez-vous dans l'éducation beaucoup plus de développer des vertus que de corriger des défauts. Bossuet a dit quel que part que le bien seul existe réellement et que le mal n'est qu'une négation du bien, un pur néant. Quoi qu'il en soit, il est clair qu'en développant une vertu, on annule par cela même le vice contraire; au lieu qu'en attaquant un défaut par des reproches ou des châtiments, on ne produit nullement la vertu opposée. Ce n'est pas par des coups, mais par une bonne nourriture et des exercices convenables, que l'on fortifie le corps des enfants; il en est de même de leur âme.

Quelle que soit la bonne volonté d'un enfant, il est faible; il faut donc être indulgent avec lui, il faut le soutenir et l'aider à travailler, à souffrir et à lutter avec courage, car l'enfant a comme nous ses travaux, ses peines et ses combats.

La première de toutes les vertus que nous devons inspirer aux enfants, c'est l'amour de la vérité, la droiture et l'horreur du mensonge, de la duplicité. De là dépend toute l'éducation, toute la vie. Si l'âme de l'enfant est droite, il suffira de la diriger vers le vrai, le beau et le bon, et elle l'atteindra à coup sûr; mais si elle est fautive, elle sera semblable à une flèche recourbée qui n'atteint jamais le but.

On se représente généralement l'enfance comme l'âge de la candeur, et le mot même de naïveté par lequel on désigne souvent cette vertu est le plus bel hommage que l'on puisse rendre à l'enfance. On considère l'âme des enfants comme une source limpide qui réfléchit toutes les beautés du monde moral; mais s'ils laissent troubler leur âme par le mensonge, ce n'est plus qu'une eau bourbeuse qui ne réfléchit plus rien.

L'enfant a une soif inextinguible de la vérité, et ce qui le prouve, c'est l'infini de questions qu'il adresse à ses parents; mais combien il est facile et commun de fausser ce noble instinct, soit par l'exemple en trompant les enfants pour se débarrasser de leurs questions et de leurs prières, soit par l'excitation directe au mensonge en abusant de leur sincérité pour les gronder et les punir.

On ne trompe pas impunément les enfants, ils sont plus fins